

Survivre à l'école : un parcours de combattant

AIDER UN ENFANT JUGÉ ININTELLIGENT EN RAISON DE RÉSULTATS SCOLAIRES INFÉRIEURS AUX VISÉES DE SON ENTOURAGE, UN AUTRE ÉCARTÉLÉ ENTRE LES AMBITIONS DE SES PARENTS ET SES PROPRES DÉSIRS, UN TROISIÈME RÉFRACTAIRE À TOUTES FORMES D'AUTORITÉ. DES RAISONS DE CROIRE EN L'UTILITÉ DE LA PRÉVENTION.

Ces dernières années ont vu se multiplier diverses activités de soutien pour les élèves en échec scolaire ou à risque de décrochage, tant à l'initiative des écoles primaires que des organismes communautaires. Or, pour plusieurs, l'aide aux devoirs est encore perçue comme une intervention de deuxième zone qui tend à déresponsabiliser les parents ou à les culpabiliser – c'est selon – et à combler les lacunes de l'école. Pourtant, il n'en est rien. Derrière cela se dissimulent des interventions très pointues, qui relèvent de la psychopédagogie, en réponse à la détresse d'enfants dont le malheur est d'avoir la réputation d'être « inintéressants » et « inintéressés » par ce que propose l'école, et d'être dérangeants au point de ne pouvoir répondre à toute forme d'autorité coercitive. « L'école, c'est comme une prison, il faut s'en évader. » (D., 11 ans)

Au point de départ, une direction d'école en déroute devant un élève dit « à problèmes », un cri d'alarme d'une famille déchirée et divisée qui affirme que tout irait bien si l'enfant ne posait pas de difficultés, des parents épuisés, coincés entre l'exigence de rendement scolaire toujours plus forte et leur enfant malheureux. Au point de départ, surtout, un enfant en mal d'école, en mal d'existence, conscient d'être un problème pour l'école, sa famille et lui-même. « J'aurais dû être morte plutôt que d'être vivante, je n'aurais jamais dû venir au monde et vivre dans cette famille. » (É., 9 ans)

L'aide aux devoirs est encore perçue comme une intervention de deuxième zone qui tend à déresponsabiliser les parents ou à les culpabiliser et à combler les lacunes de l'école.

Fabienne Prentout-Buché,
intervenante en alphabétisation familiale

Grâce à des interventions puisant leurs sources aussi bien dans la psychologie de l'enfance que dans la pédagogie novatrice, faisant appel à l'humanité de l'enfant, à sa globalité, à son affectivité, à son vécu, à son imagination, à sa créativité et à ses intelligences multiples, on peut espérer changer le cours des choses.

Une philosophie d'intervention

Aider un enfant vivant un échec scolaire, c'est d'abord reconnaître avec lui qu'il vit des difficultés personnelles et familiales, et qu'il peut à tout moment démissionner. «Je veux rien faire dans la vie, tout le monde me traite comme un bébé, je dérange trop, c'est pour ça que t'es là, toi!» (A., 8 ans)

Apporter un soutien scolaire à un enfant, c'est reconnaître sa souffrance, lui signifier qu'il a le droit de l'exprimer avec ou sans larmes et le droit aussi de guérir, de cesser de s'automutiler. «Je m'aime pas, je suis poche, trop poche pour être intelligente comme les autres, je devrais pas exister.» (C., 11 ans)

Intervenir auprès d'un enfant en difficulté, c'est lui montrer qu'il peut changer la situation, réparer en quelque sorte ce qu'on lui a fait et devenir le maître d'œuvre de sa reconstruction. «Je déteste l'école, je déteste la prof, je déteste les autres, ma famille, ceux qui m'ont fait mal. Pourquoi on peut pas jouer tous les deux?» (J., 9 ans)

Ainsi, il a des chances de se sentir responsable de ses apprentissages (ce que cela implique, ses droits et ses devoirs) et de comprendre qu'ils sont nécessaires à son développement présent et à venir.

Accompagner un enfant en difficulté, c'est aussi rappeler à sa famille qu'elle possède des valeurs, des croyances, un savoir-faire et un rapport à l'écrit propre à son histoire familiale et culturelle, et que cet héritage doit être actualisé dans le cheminement scolaire.

L'espoir à portée de main

L'aide aux devoirs s'appuie sur des outils de pédagogie novateurs qui intègrent notamment des notions de français et de mathématiques dans des jeux de visualisation, de rôles ou de construction, à partir des intérêts de l'enfant et de sa réalité familiale. «Pourquoi on peut pas être libre comme mon cheval, mais être obligé de faire les affaires niaiseuses de l'école?» (C., 9 ans)

La lecture devient alors un code de la route à décortiquer et à assimiler; l'écriture, une automobile à construire et à déconstruire, qu'on doit apprendre à maîtriser si l'on veut rester en vie! La conjugaison devient l'arbre de la vie: les racines d'un verbe en sont le tronc et les branches s'articulent selon les temps. L'orthographe s'apparente à une caméra à intégrer dans sa mémoire: zoom avant et arrière, œil directionnel et sujet à photographier.

Le français, les mathématiques apparaissent comme une machine à remonter le temps: l'enfant doit dessiner l'axe de direction et apporter des réponses à un passé, à un présent ou à un avenir «questionnant».

L'enfant ou l'élève dit «à problèmes» ne cesse d'interpeller l'adulte ou l'école juste pour les alerter sur ce qui fait mal, sur cette souffrance insidieuse et ravageuse. Un parcours de combattant jonché d'embûches qu'il faut savoir appréhender et éviter; des chutes se répéteront, le temps sera long, mais qu'importe, seul compte le résultat : la victoire d'une bataille avec soi-même. La famille, qui a été le cœur et est au cœur de l'intervention, s'en trouvera réunifiée et portera souvent une plus grande attention à chacun de ses membres.

Ce n'est bien entendu qu'après de nombreux mois, voire une année entière, que le changement s'installe, que les résultats scolaires s'améliorent. La progression est en marche et la guérison, en route. «Je crois bien que je commence à comprendre des choses. Sais-tu, je trouve que le français, c'est pas si pire que ça. J'vais les monter tes marches!» (A., 8 ans)

L'enfant ou l'élève dit «à problèmes» ne cesse d'interpeller l'adulte ou l'école juste pour les alerter sur ce qui fait mal, sur cette souffrance insidieuse et ravageuse.